

M. THIERS.

Les circonstances donneront un vif intérêt au récit que Hyppolyte Castille fait de l'arrestation de M. Thiers en 1851, lors du fameux coup-d'Etat de Napoléon. M. Thiers était un de ceux que Napoléon avait le plus grand intérêt à neutraliser pour s'emparer du trône. Ils voulaient tous deux la chute de la république, mais l'un pour la remplacer par l'empire et l'autre par la monarchie constitutionnelle et orléaniste.

« Lorsque le commissaire de police Hubaut aîné pénétra dans la chambre à coucher de M. Thiers, place Saint-Georges, No. 1, M. Thiers dormait profondément. Le commissaire écarta les rideaux en damas cramoisi doublé de mousseline blanche, réveilla M. Thiers, et lui notifia sa qualité et son mandat.

« M. Thiers se mit vivement sur son séant, porta les mains à ses yeux, sur lesquels s'abaissait un bonnet de coton blanc, et dit :

« De quoi s'agit-il ?

« Je viens faire une perquisition chez vous ; mais soyez tranquille, on ne vous fera pas de mal ; on n'en veut pas à vos jours.

« Cette dernière assurance semblait nécessaire, car M. Thiers était atterré.

« Mais que prétendez-vous faire ? Savez-vous que je suis représentant ?

« Oui, mais je ne puis discuter avec vous sur ce point ; je dois exécuter les ordres que j'ai.

« Mais ce que vous faites là peut vous faire porter votre tête sur l'échafaud !

« Rien ne m'arrêtera dans l'accomplissement de mes devoirs.

« Mais c'est un coup-d'Etat que vous faites là ?

« Je ne puis répondre à vos interpellations ; veuillez vous lever, je vous prie.

« Savez-vous si je suis seul dans le même cas ? En est-il de même pour mes collègues ?

« Monsieur, je l'ignore.

« M. Thiers se leva et s'habilla lentement, refusant les services des agents. Tout à coup, il dit au commissaire :

« Mais, Monsieur, si je vous brûlais la cervelle ?

« Je vous crois incapable d'un pareil acte, monsieur Thiers ; mais, en tous cas, j'ai pris mes mesures, et je saurai bien vous en empêcher.

« Mais, connaissez-vous la loi ? Savez-vous que vous violez la Constitution ?

« Je n'ai pas mission de discuter avec vous, et, d'ailleurs, vous possédez des connaissances trop supérieures aux miennes. Je ne puis qu'exécuter les ordres qui me sont donnés, comme j'en ai exécuté les vôtres quand vous étiez ministre de l'intérieur.

« Une perquisition faite dans le cabinet de M. Thiers n'amena la découverte d'aucune correspondance politique. Sur l'étonnement qu'en témoignait le commissaire, M. Thiers répondit qu'il adressait depuis longtemps sa correspondance politique en Angleterre, et qu'on ne trouverait rien chez lui.

« Prié de descendre et de partir, M. Thiers se troubla, parut craintif et plein d'hésitation dans ses mouvements. On lui laissa croire qu'il était conduit auprès du préfet de police. La direction que prit la voiture augmenta ses appréhensions, et il s'efforça en route, par toutes sortes de raisonnements captieux et comminatoires, de détourner les agents de l'accomplissement de leurs devoirs.

« Arrivé à la prison Mazas, M. Thiers demanda s'il pourrait avoir son café au lait, comme à son habitude. On le combla d'attentions. Son courage, il faut bien le dire, l'abandonna tout à fait en prison, et il ne s'éleva pas au-dessus de la fermeté de M. Greppo.

« Dispensé, par une haute volonté, du transfèrement à Ham, M. Thiers fut provisoirement ramené chez lui. Par une décision nouvelle, M. Thiers dut être conduit sur la rive droite du Rhin, au pont de Kehl.

« L'officier de paix Veindenberg alla prendre M. Thiers chez lui, le 8 décembre, à six heures du soir. M. Mignet et un autre ami accompagnèrent M. Thiers jusqu'à l'embarcadere du chemin de fer de Strasbourg, et M. Grangier de la Marinière l'accompagna jusqu'à Kehl.

« Au moment de partir, et pendant les premiers instants de la route, M. Thiers versa d'abondantes larmes. Larmes justes, nobles et fécondes, si elles coulaient comme l'expiation de tant de doctrines révolutionnaires et de tant d'actes anarchiques ; larmes amères, si elles n'étaient que le dépit d'une ambition jalouse et insatiable, tombée d'une hauteur désespérée sans dignité et sans éclat.

« Arrivé à Kehl, M. Grangier de la Marinière apporta à l'officier de paix Veindenberg une lettre de protestation, et une lettre de remerciement pour les égards dont M. Thiers avait été l'objet. M. Thiers annonçait qu'il se rendait à Francfort, et de là à Dresde, où il devait rencontrer un ancien ami, avec lequel il se distrairait en faisant de la peinture.

Un membre du comité démocratique socialiste, M. D..., arrêté également le 3 décembre et conduit à Mazas, aperçut M. Thiers qui se promenait à travers la cour, enveloppé dans son manteau.

« Quoi ! vous ici, Monsieur Thiers ! » s'écria-t-il.

« Vous y êtes bien, vous, Monsieur, » répondit M. Thiers avec humeur.

A sa rentrée en France, M. Thiers reprit ses travaux historiques et continua la publication de son grand ouvrage intitulé : *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

« Ce livre, cité avec honneur à la fin du discours de Napoléon III à l'ouverture de la dernière session, aura un succès plus lent que l'*Histoire de la Révolution française*.

Le bruit courut que le soir du jour où fut prononcé le discours dont nous venons de parler, M. Thiers reçut un exemplaire de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* magnifiquement relié et annoté de la main de Napoléon III.

Une lettre de félicitations était, disait-on, jointe à cet envoi.

L'INTERNATIONALE.

On s'occupe activement de se rendre compte des pertes en hommes et en argent éprouvées par la société.

Les pertes en argent sont déjà connues ; elles se montaient au 18 mars à 782,625 frs. 25c.

Dès le lendemain du 15 mars, Flourens écrivait à Londres :

« Paris est à nous, mais il nous faut des fonds. Le citoyen Assi prétend que l'on peut tenir deux mois avec un million, et nous avons à peine huit cent mille francs. »

Quelques jours après, un envoi de deux millions vint en aide au Comité Central qui se trouvait sans le sou, et lui donna les moyens de culbuter les partisans de l'ordre. Ce fut le dernier

envoi de fonds. Toutefois la Société envoya à Flourens des armes et des munitions : environ 5,000 Remington, 10,000 revolvers et 5 millions de cartouches.

Aujourd'hui, l'insurrection a perdu ses armes, mais elle ne croit pas avoir complètement perdu son argent.

Quant à établir les pertes numériques en hommes, c'est une affaire plus difficile : la plupart des secrétaires des sections sont ou morts ou emprisonnés ou en fuite.

Toutefois les résultats donnés par onze sections prouvent bien que les internationaux ont largement payé de leur personne dans la lutte qui a ensanglanté Paris.

Sur 55,000 adhérents inscrits à Paris, l'association a perdu 8,000 hommes tués, et 20,000 affiliés environ sont entre les mains de la justice.

D'après les rapports officiels de Londres, les affiliés des départements et de l'étranger qui ont apporté leur concours à l'insurrection étaient au nombre de 30,000 environ. Sur ce chiffre, 12,000 ont été tués, blessés ou faits prisonniers.

Des lettres de Strasbourg donnent une triste idée des souffrances et des humiliations des provinces conquises, et expliquent les sentiments de vengeance qui sont dans tous les cœurs.

Strasbourg, 23 juin.

Strasbourg est exaspéré ! L'écoeurement est général. Hier soir, vers les huit heures, la Grande-Rue a été le théâtre d'une scène de brutalité et de lâcheté que nous autres Français nous avons peine à comprendre. Voici le fait :

Un artilleur français, prisonnier de passage, discutait avec des bourgeois dans une brasserie de la Grande-Rue. Un soldat prussien quitte sa table, sans rime ni raison, et s'en vient frapper l'artilleur au visage. L'artilleur riposte par un soufflet qui renverse le Prussien. Alors tous les Prussiens présents se précipitent sur le malheureux artilleur et l'entraînent dans la rue. Ils étaient une trentaine à le cribler de coups ; mais cela ne suffit pas ! Ces misérables brutes sortirent comme de dessous terre par centaines ; et bientôt les habitants de la Grande-Rue eurent le spectacle d'un malheureux à demi-mort, en lambeaux, tout couvert de sang, traîné par des sauvages et frappé de mille coups ! Ils le laisseront pour mort.

Mais les brutes étaient en veine, et, sous ce prétexte que quelques femmes exaspérées avaient jeté de l'eau sur eux par les croisées, ils prirent d'assaut plusieurs maisons et y saccagèrent tout. Toutes les personnes, même celles qui, ignorantes de ce qui se passait dans la Grande-Rue, se risquaient dans ces parages, furent attaquées, terrassées et assommées ! Des femmes ayant de petits enfants sur les bras, furent foulées aux pieds par ces monstres, qui parcouraient les rues en brandissant leurs sabres.

Cette scène dura plus d'une heure ; et plus de 2,000 soldats, tous du 47^e prussien, en furent les héros !

On compte une vingtaine de blessés, hommes, femmes et enfants. Plusieurs sont morts ou mourants.

Deux maisons ont été saccagées et pillées.

L'église catholique de Saint-Pierre-le-Jeune a été prise d'assaut par la soldatesque, qui en a retiré un gamin de onze ans qu'elle a assommé !

Pendant toute la scène, on ne vit ni un officier ni un agent de police prussien. Enfin, vers neuf heures et demie, arriva un officier avec quelques hommes de garde ; et les 2,000 assassins disparurent comme par enchantement.

Voilà, ce me semble, un excellent procédé d'assimilation !

L'exaspération est arrivée à un degré incroyablement dans les quartiers populeux qui avoisinent la Grande-Rue.

ARRESTATION ET INTERROGATOIRE DE ROSSEL.

Méfiez-vous des hommes pâles, disait César. Rossel est un jeune homme pâle et maigre, de taille assez élevée, à la figure expansive, quoique l'éclat de son regard soit habituellement voilé par l'interposition d'un lorgnon de myope.

Ancien élève de l'École polytechnique, le jeune Rossel avait donné assez de preuves de ses capacités militaires pour être fait, à l'âge de vingt-six ans, capitaine dans l'arme difficile du génie.

Il était à Metz avec Bazaine et avait été assez heureux pour échapper à la captivité en Allemagne et pour venir se mettre, après Sedan et l'investissement de Paris, à la disposition de la délégation de Tours.

M. Gambetta, alors ministre de la guerre, fit du jeune Rossel un colonel.

Après la capitulation de Paris, vaincu plutôt par la famine que par le courage prussien, le gouvernement ne voulut pas confirmer le grade que Gambetta avait donné à Rossel.

Le jeune officier vint alors à Paris. La Commune avait pris la place du Gouvernement national. Elle manquait de chefs capables pour son armée insurrectionnelle. Elle jeta les yeux sur Rossel, qui se laissa égarer au point d'accepter un commandement dans l'état-major de Cluseret. Cluseret mis en prison par ses amis d'hier, Rossel lui succéda à la délégation de la guerre. La prise du fort d'Issy fut la raison de sa démission, qu'il adressa motivée à la Commune par la voie des journaux.

Son premier soin fut de se mettre à l'abri de la colère révolutionnaire. Il se cacha. Le bruit courut qu'il avait pu gagner la Suisse, se réfugier en Angleterre.

Rossel n'avait pas quitté Paris. Il se cachait dans un hôtel garni du boulevard Saint-Germain, No. 50, où il a été mis, le 9 juin, en état d'arrestation.

Pour donner le change sur son identité, il avait pris la qualité et le costume d'un ingénieur de la compagnie du chemin de fer du Nord.

Du boulevard Saint-Germain, Rossel fut amené au Petit-Luxembourg. On le fit entrer dans la Salle-Blanche, où siégeait le grand prévôt du corps de Cisse, M. Hincker.

L'ex-délégué à la guerre entra fièrement, examinant l'une après l'autre les personnes qui assistaient à son interrogatoire. A la vue de ses anciens camarades de l'École polytechnique et de l'armée, son assurance tomba, ses bras s'affaiblèrent le long de son corps et sa tête se pencha sur sa poitrine.

Après l'avoir interrogé sur ses nom, prénoms, âge et qualité, M. Hincker posa au prisonnier cette question :

— Pourquoi avez-vous déserté l'armée pour vous enrôler sous la guenille rouge ?

— On m'a fait tant d'injustices, répondit Rossel, que j'en ai eu le caractère aigri.

Après ces paroles, et malgré les pressantes questions que lui adressa le grand-prévôt, l'ancien ministre de la guerre, sous la Commune, se renferma dans le mutisme le plus absolu.

Ce refus de répondre à toutes les questions bien constaté, on mit les menottes à Rossel qui, se reculant d'un pas, avait dit

en voyant l'agent chargé de le garrotter : « Non, pas de menottes, je ne suis pas un malfaiteur. »

Il fallut les efforts de quatre hommes pour lui attacher les mains. On le mit alors dans une voiture qui le mena à la gare Saint-Lazare, d'où il fut dirigé, en chemin de fer, sur Versailles.

M. V.

FUNÉRAILLES DE MGR. DARBOY.

L'émouvante cérémonie a eu lieu à dix heures précises. Après la levée du corps, faite par les élèves suffragants du diocèse et le chapitre métropolitain, le cortège s'est dirigé de la rue de Grenelle-Saint-Germain vers Notre-Dame.

Un détachement de cuirassiers, colonel en tête, ouvrait la marche, suivi par des escadrons de chasseurs à cheval, par le 23^e bataillon de chasseurs à pied et par trois bataillons du 48^e de ligne.

Le deuil était conduit par le frère de Mgr Darbois. A la suite des troupes s'acheminaient lentement quatre voitures de deuil, dans lesquelles se trouvaient quatre évêques en surplis et avec l'étole.

Huit diacres, à pied, portant la crosse, la mitre le bougeoir et les autres insignes, précédaient le char funèbre dont les quatre coins sont soutenus par des anges argentés qui se voilent la face en signe de deuil.

Sur le char sont placés l'étole et le surplis du prélat, avec une palme de martyr tressée en couronne.

Un deuxième char funèbre accompagnait le char de l'archevêque. C'était celui, moins pompeux, qui renfermait les restes de Mgr. Surat et sur lequel étaient posés les insignes de la dignité épiscopale.

Derrière les chars marchaient les parents, des membres du clergé, plusieurs femmes.

Le cortège était fermé par les 38^e et 76^e régiments de ligne, par une batterie d'artillerie et un escadron de cuirassiers.

LA SAINTE-CHAPELLE AU MILIEU DES FLAMMES.

Grâces en soient rendues au courage des pompiers de nos départements.

La Sainte-Chapelle, ce bijou d'archéologie religieuse construit sous le règne de Saint-Louis, a pu échapper aux incendiaires de la Commune.

Le Palais-de-Justice, dans une des cours duquel est bâtie la Sainte-Chapelle, était en feu. La Préfecture de police, qui est à deux pas, lançait de hautes flammes menaçantes.

Les *fuséens* (un euphémisme de M. Delescluze) couraient le quartier la torche à la main. Les sinistres pétroleuses se démenaient autour des édifices incendiés. Tout Paris tremblait pour le chef-d'œuvre architectural de Pierre de Montreuil.

Cependant, la flèche hardie qui surmonte l'église se dressait toujours impassible au-dessus des flammes qui semblaient respecter cette merveille du monde, comme dit Sauval.

Un incendie l'avait pourtant détruite en 1650. L'incendie de 1871 pouvait encore la réduire en cendres. Elle fut sauvée.

Si le feu avait atteint la Sainte-Chapelle, le monde artistique et religieux perdait ces magnifiques peintures murales du XIII^e siècle, représentant l'Annonciation.

Nous perdions ses vitraux inimitables, son jubé, perdu, retrouvé et rétabli par M. Lassus, les figures des apôtres, qu'il a fallu rechercher un peu partout, au Mont-Valérien, à Croil ; l'oratoire de Saint-Louis, les reliques historiques et religieuses, que contient cet exquis monument restauré sous Louis-Philippe par MM. Duban et Viollet-Leduc ; le tombeau de Boileau Despréaux, placé sous le Lutrin qu'il avait chanté.

La perte de la Sainte-Chapelle aurait été réellement irréparable. Le Dieu qui préside aux destinées de l'art n'a pas voulu laisser s'exécuter la condamnation prononcée par les Érostrates de la Commune.

LA VIGNA PIA.

Nous lisons dans une feuille de Rome l'intéressant article qui suit :

« Ce terrible tyran, cet homme dont le canon du 20 septembre nous a délivrés ne laissait point passer une seule année, que dis-je ? un seul jour, sans faire précisément le contraire de ce que font aujourd'hui les libérateurs de Rome. Au lieu de détruire, il bâtit ; au lieu d'enlever, il donnait généreusement. Une des plus belles créations dont la ville éternelle lui soit redevable est sans contredit, la ferme modèle appelée la *Vigna Pia*. Voici quelques données qu'il ferait connaître cet établissement à ceux qui n'étant pas romains n'ont jamais eu l'avantage de le visiter.

« Il est situé à environ trois milles au-delà de la porte-Portesse, au milieu de cette vaste campagne arrosée par le Tibre, et sur une colline d'où l'on découvre la superbe basilique de St. Paul hors-les-murs. La maison qui y est annexée est très-vaste et parfaitement adaptée aux besoins de la petite colonie. Elle renferme d'amples dortoirs, un réfectoire très-bien éclairé et aéré, un élégant oratoire orné des dons du Saint-Père, des écoles admirablement tenues. Partout règnent un ordre et une propreté irréprochables ; mais on n'y voit aucune trace de luxe ou de superfluité. La nourriture est aussi simple que saine, l'habillement, même celui des jours de fête, modeste et tel qu'il convient à des agriculteurs.

« L'établissement compte 117 jeunes gens de 10 à 20 ans. Le but de cette institution est de former en même temps de bons cultivateurs et de bons chrétiens. Les jeunes gens qui nous y avons vus semblent bien réellement disposés à le devenir. La gaieté et l'innocence brillent sur leur front. Pleins de vénération pour leurs bons maîtres ils aiment aussi cette terre qu'ils cultivent avec autant d'assiduité que d'intelligence. A voir avec quelle joie et quelle ardeur ils manient la pelle, on comprend tout ce qu'il y a de bienfaisant et de miséricordieux dans le châtiment infligé à Adam : on comprend que, après l'amour de Dieu et du prochain, il n'y a rien en ce monde de plus saint que l'amour du travail. Cette colline n'était, il y a vingt ans, qu'un coin désert et stérile de la campagne romaine : aujourd'hui elle offre aux regards du visiteur la plus splendide végétation : ici ce sont des champs de blé, là des carrés de pommes de terre, ailleurs de vastes terrains couverts de vignobles. Plus loin on trouve des champs de maïs, des plans de légumes des prairies pour les bestiaux. Ça et là autour de la ferme, on voit quelques plantes de géranium ou des œillets qui servent à orner l'autel de la chapelle. Il n'en est pas un pouce de terre dont on ne retire quelque chose. Au travail manuel, on joint l'instruction. La religion, la lecture, l'écriture, l'arithmétique, telles sont les matières que l'on enseigne dans les écoles.